

## Au gré de la découverte des symboles du temple Saint-Martin de Montbéliard

### Le bouquet

Se lancer à la découverte d'un lieu de culte, particulièrement lors d'un chantier de restauration, implique de réviser bon nombre d'idées reçues. L'une des plus funestes consiste à penser que les artistes des temps passés se livraient à un travail de décoration et qu'ils cherchaient, pour user d'une formule d'une affligeante, mais éloquente platitude, à «faire joli». Rien n'induit plus en erreur que de penser cela, car chaque élément de la composition architecturale d'un sanctuaire répond à une exigence de cohérence interne: l'œuvre d'art donne à voir et à penser et elle demande à être décodée. Nous essayerons ainsi de comprendre la symbolique qui se déploie à l'intérieur du temple Saint-Martin dont le sermon de dédicace traitait précisément du commandement de l'interdiction des images; c'est dire l'importance que revêt la symbolique parcimonieusement mise en œuvre dans les temples protestants. Un archéologue du XIXe siècle, Eugène Woillez, écrit ceci dans un article sur lequel nous reviendrons: «L'archéologie, considérée en elle-même, est, comme on l'a dit avec raison, la base la plus inébranlable de l'histoire, on pourrait ajouter que les faits expliqués en constituent le flambeau, en ranimant de leur vie sociale propres les restes d'une civilisation passée. Les œuvres de l'homme, outre leur forme et leur aspect matériels, ont en effet une signification comprise tout d'abord par les autres hommes de la même époque, parce qu'il y a entre eux une communauté de pensées et de sentiments qui se reflètent spontanément sur leurs ouvrages. Laissez passer quelques siècles, et ce reflet s'éteint, si le sens symbolique de l'œuvre, retrouvé puis expliqué, ne lui rend en quelque sorte son existence d'autrefois». <sup>1</sup>

L'ornementation des monuments religieux n'est en aucun cas le résultat d'un caprice irréflecti. Sur un des montants du portail d'entrée sud a été dégagé ce qu'un coup d'œil rapide et distrait peut considérer comme une sorte d'arrangement floral. Arrêtons notre regard et portons une attention plus soutenue à ce qui n'est précisément pas un bouquet de fleurs. C'est un feuillage qui encadre des fruits, apparemment des agrumes. Cet ensemble fait partie des symboles chrétiens primitifs et provient d'une fête de l'Ancien Testament, la fête des Tabernacle ou des Huttes, qui a lieu en septembre. C'est à l'origine une fête des vendanges, à laquelle se rattachent des rites caractéristiques de cette saison: l'habitation dans des huttes pour surveiller la précieuse récolte parvenue à maturité ou pour demeurer dans les vignobles dans le but d'accélérer le travail, les libations d'eau destinées à produire la pluie et la procession autour de l'autel, où l'on tient d'une main le bouquet, fait de trois espèces de rameaux: saule des rivières (formant la charpente des cabanes), myrte (dont les feuilles parfumées sont très nombreuses et qui servent de ce fait aux rites liturgiques) et branches de palmier-dattier, et de l'autre un cédrat (*Citrus medica*), le seul agrume connu en Israël à l'époque biblique. La prescription et la description de cette fête se trouvent notamment au 23<sup>e</sup> chapitre du livre du Lévitique. Cette fête qui termine le cycle agricole de l'année a connu, outre un rattachement à l'histoire de la longue pérégrination dans le désert, un développement lié à cette idée d'accomplissement heureux et festif d'une année de labeur. Les huttes ornées de feuillage et de fruits symbolisent les demeures célestes des justes, mais elles renvoient aussi au tabernacle du corps

<sup>1</sup>Eug.-J. Woillez, *Iconographie des plantes aroïdes figurées au Moyen Age en Picardie et considérées comme origine de la fleur de lis*, Amiens, 1848, p. 3.

orné de belles actions. Dans l'Apocalypse, la fête des Cabanes apparaît comme la fête eschatologique de la libération définitive durant laquelle le peuple de Dieu portera des rameaux dans ses mains (Ap.7,9). Cette vision a souvent été reproduite par les peintres et les mosaïstes de l'Eglise ancienne. Dès lors un Père de l'Eglise, Ephrem, peut écrire: « Je vis (au Paradis) les tentes des justes, arrosées de parfums, couronnées de fruits, enguirlandées de fleurs. Tel a été l'effort de l'homme, tel sera son tabernacle.»<sup>2</sup> Ce symbolisme du bouquet connaît encore d'autres développements dans la littérature judéo-chrétienne: il désigne les bonnes œuvres qui seront récompensées au dernier jour. Cela provient d'un rite s'adjoignant à cette fête des Tabernacles, et qui consiste à vérifier l'état des rameaux, au premier jour de la fête. Un passage du *Pasteur* d'Herma décrypte le symbolisme de ce rite: «On y voit l'Ange glorieux distribuer de rameaux de saule à la foule, puis les redemander à chacun. Il remet des couronnes à ceux dont les rameaux sont couverts de pousses. Il renvoie ceux dont les rameaux sont desséchés.»<sup>3</sup> Nous comprenons mieux pourquoi le bouquet de feuillage et de fruits se retrouve notamment sur les monuments funéraires du christianisme primitif. Les rameaux verdoyants sont symbole d'immortalité et les fruits sont en relation avec le fruit de l'Arbre de la vie de l'Eden, du jardin des origines.

Ces quelques réflexions nous permettent de donner une interprétation possible de l'efflorescence qui jaillit du bouquet de feuillage et de fruits: la peinture est fortement dégradée, mais on reconnaît des fleurs à la corolle particulière, gamopétale (dont les pétales sont soudés) et infundibuliforme (en forme d'entonnoir), dont les tiges sont directement liées aux rameaux de feuillage et de fruits. La consultation d'ouvrages portant sur la flore murale des églises<sup>4</sup> nous permet de soumettre à la discussion l'hypothèse suivante: nous sommes en présence d'un exemplaire de la famille des aroïdes qui inspirent les artistes depuis l'antiquité par la beauté de leurs spathes blanches ou colorées évoquant une sorte de coupe. La symbolique sexuelle est souvent prégnante dans cette utilisation de l'arum, car il évoque naturellement la puissance générative des deux sexes: le spadice ayant une forme phallique et étant de plus entouré d'un involucre membraneux (l'enveloppe florale) dont la forme est également suggestive. Toutefois, la symbolique sexuelle ne fonctionne pas, s'agissant de la composition végétale que nous analysons et qui ne donne à voir que l'enveloppe florale de ce bouquet qui surgit du feuillage. Nous pouvons affiner notre hypothèse en estimant vraisemblable que lors d'une restauration du décor mural au XVIIIe siècle (selon une probable estimation), le clergé féru de grec ancien et porté par le moralisme du protestantisme de cette époque moins préoccupée de dogmatisme que de bonnes mœurs, commande un motif pictural assez complexe. Ce motif allie une représentation de l'Ancien Testament reprise et développée par la tradition chrétienne à une formule particulière du Nouveau Testament décrivant les conséquences éthiques de l'engagement de foi: il est ainsi question des «belles œuvres» dans plusieurs épîtres,<sup>5</sup> et «belles» se dit *kalla* en grec. L'arum blanc entre dans la dénomination suivante au XVIIIe siècle: *Calla aethiopica*. Cette représentation sacrifie plus au goût d'une érudition encyclopédique qu'à un véritable sens artistique, mais cela ne doit pas autrement nous surprendre dans le contexte.

<sup>2</sup> Jean Daniélou, *Les symboles chrétiens primitifs*, Seuil, 1961, p.19.

<sup>3</sup> Jean Daniélou, *op. cit.*, pp.20-21.

<sup>4</sup> M. l'Abbé Auber, *Histoire et théorie du symbolisme religieux avant et depuis le christianisme*, tome troisième, librairie A. Franck, Paris 1871, pp. 532-540.

<sup>5</sup> Par exemple : Tite 3,14..

Le fidèle quittant le temple Saint-Martin à la fin du culte et avisant ce bouquet symbolique, peint au-dessus du linteau, et donc visible même si les portes sont largement ouvertes, est en mesure d'en décoder, au moins partiellement, la signification, car il connaît la symbolique biblique et peut-être même les développements du Grand Catéchisme de Luther; le réformateur y donne notamment son interprétation du baptême et exhorte ainsi ses lecteurs: «Chacun de nous doit considérer le baptême comme un vêtement qu'il doit revêtir tous les jours, afin de persévérer dans la foi dont les fruits sont la mortification du vieil homme et la croissance de l'homme nouveau.»<sup>6</sup>

Yvan Bourquin, pasteur



Arum blanc d'Ethiopie.



Motif peint, porte sud du temple.

<sup>6</sup> Martin Luther, *Les livres symboliques*, « Je Sers », Paris, 1946, p. 209.